

Hommage à Philippe Sollers

Nous tenons à rendre hommage à Philippe Sollers en l'inscrivant dans le feuilletage mémoriel de notre Revue. Philippe Sollers est mort en mai 2023. Il est l'auteur d'une œuvre romanesque majeure saluée dès le début par Aragon et Mauriac, puis par Barthes, Foucault, Althusser et d'autres auteurs encore. Novateur, il expérimente des formes nouvelles, fonde aux Éditions du Seuil la revue et la collection « Tel Quel », qui deviennent de véritables laboratoires du sens artistique. Érudit iconoclaste, d'une très grande culture, il a écrit, entre autres, sur Madame de Sévigné, Proust, ou sur Nietzsche, sur Watteau, Cézanne, Bacon ou Twombly mais aussi sur Mozart.

Très généreusement, Julia Kristeva nous a aidés à trouver l'entretien « Le corps », et autorisés à en reproduire une large partie. Ce beau texte a été publié dans Éloge de l'infini, « L'Infini », titre de la revue et de la collection que Sollers a créées et dirigées chez Gallimard. Lui qui conseillait à ses lecteurs d'être comme les démons qui ne laissent pas de traces, d'être comme de l'eau que rien ne blesse, laisse les traces précieuses, inclassables, d'un homme épris d'infini.

Philippe Sollers, *Le Corps* (extraits)¹

Question : *Votre corps, dites-vous, est une gêne pour les autres. On devrait s'intéresser plus au corps des écrivains, pourquoi ?*

Ph. S. : Je crois que c'est de ça qu'ils se servent avant tout pour écrire. Pas le corps photographiable, télévisable, enregistrable : le corps intérieur. Le corps dans ses centaines de particularités de mémoire. Avec son synchronisme particulier et ses expériences fondamentales. Il faut essayer, en lisant Proust, d'imaginer la façon dont il fonctionne de l'intérieur. Ce n'est pas un corps comme les autres. C'est un corps très particulier. Pas seulement cette histoire d'asthme. Pas seulement ses particularités sexuelles... Qu'est-ce que c'est que de se retrouver à la fin de sa vie dans un bordel d'hommes où il a amené le mobilier de ses parents, et d'y faire des rituels bizarres comme de piquer des rats avec des aiguilles à tricoter ? Ce qui surprenait beaucoup Gide, voir son *Journal*. Il est très étonné par les rituels érotiques de Proust, tableaux vivants dont il avait besoin pour vérifier un certain nombre d'hypothèses. La *Recherche du temps perdu* est incompréhensible si l'on ne sent pas que Proust se met dans un état d'exception physique. Gide, lui, croit aux ébats dans la nature, c'est un esprit simple, au fond.

Pour résister à ce qui nous arrive, une définition de plus en plus policière et sociobiologique, une biologisation de l'essence de l'homme, comme dit Heidegger, il faut en revenir à cette histoire de corps. Même question évidente chez Kafka. Il faut lire *La métamorphose*, *Le château*, *Le procès*... Tout Kafka, y compris ses incroyables mises en scène par rapport à ces femmes qu'il dit vouloir épouser, mais, comme par hasard, il n'y va jamais. Le circuit de la lettre devient quelque chose qui tient lieu de relation sexuelle. Les *Lettres à Milena* sont parmi les plus belles choses qu'on peut imaginer. Le corps de Molière m'intéresse tout autant. Celui de Céline n'en parlons pas, avec ses histoires de trépanation, ses bruits dans la tête qui reviennent dans ses derniers livres. Qu'est-ce que ça veut dire de dormir en entendant des trains qui se catapultent, dans un cerveau, avec des sonneries... Et Joyce, avec sa manie de chanter, ses histoires d'yeux, ses symptômes. Et pas seulement ses symptômes, mais la façon dont ils sont intégrés.

1. *Éloge de l'infini*, Gallimard, 2002 ; « Folio », 2003, p. 835, 837, 838 et 839.

Il y a donc un CORPS qui n'est pas comme les autres. Une vue qui n'est pas comme les autres, une oreille, une respiration, une sexualité différentes. Elle est peut-être hétérosexuelle, homosexuelle, comme on dit lourdement, elle n'est pas réductible à un ensemble, quel qu'il soit. C'est CELUI-LÀ qui nous fait part de son style. L'idée n'est pas creusée, c'est pourquoï j'insiste.

Question : *Quand vous montrez votre corps à la télévision, n'y a-t-il pas de risque de brouillage ?*

Ph. S. : Mais non. Il s'agit d'une image en deux dimensions, pas du corps... Cela n'a donc rigoureusement aucune importance de paraître à la télévision. C'est pour moi d'abord une façon d'étudier sur le vif la croyance sociale aux images. Le fanatisme des deux dimensions et l'oubli de la troisième, sans parler de la quatrième. Ça prouve bien la crédulité des gens. Ils me voient sur un écran et ils croient que c'est moi. Moi, pas une seconde, je ne crois que c'est moi. Donc, l'étude de l'état d'aliénation et de crédulité des gens par rapport à ça. Fabuleux ! « *Est-ce bien moi qui vous ai vu hier à la télévision ?* »

[...]

Mais je m'intéresse surtout à la façon dont je vais PARLER, ou ne pas PARLER sur un plateau de télévision. La télévision ne m'intéresse pas fondamentalement.

Question : *Quelle partie de votre corps aimez-vous le plus ?*

Ph. S. : Aucune... Le corps n'est pas un tout formé de parties. C'est une interdépendance continue. La meilleure définition est celle qu'on en a donnée au Concile de Vienne : « *L'âme est la forme du corps.* »

Question : *Quel est le moment où votre corps vous intéresse le plus ?*

Ph. S. : Sans cesse... Le sommeil. Être expert en sommeil. Le fait que je puisse m'endormir presque à volonté en trente secondes ou une minute n'importe où. C'est un don précieux. Le fait que l'on ait une certaine habitude de ses rêves en sachant les interpréter. Freud sur cette affaire... Le matériel diurne, les résidus infantiles... Comment on se met face à ça... Le corps peut marcher, nager... Et puis il y a la sexualité. Comment vous faites avec votre corps, de façon plus ou moins lente, rapide, avec ou sans la voix... Les rapports du corps à la musique, à l'architecture, à la peinture (la peinture *n'est pas* une image)... Et par rapport à ce qui est probablement fondamental, LA VOIX. L'art d'improviser, de penser en parlant... Choisir des gens avec lesquels on peut mener des conversations poussées. Ce que les Anglais appelaient, pour désigner l'adultère, des *conversations*

criminelles. Sade m'intéresse par rapport à ces dimensions. Il y a des gens qui trouvent ça monotone. Moi, ça m'enchanté comme Jean-Sébastien Bach m'enchanté. C'est une découverte magnifique à chaque instant du corps. Tout le XVIII^e siècle ne s'occupe que de ça. Diderot, Voltaire... Voltaire, magnifique exemple... Il fait croire pendant dix ans qu'il va mourir... De l'utilisation de la maladie comme stratégie...

Je prends l'exemple de Francis Bacon. Je veux écrire un livre sur lui. J'ai lu beaucoup de livres sur lui, des interprétations de sa peinture, qui en général ne parlent pas du sujet de ses tableaux. Tout à coup, je tombe sur un film à la télévision anglaise. Merveilleux. Tout simplement parce qu'il est traité avec amitié. On le laisse avoir son temps, donc son corps. Ça veut dire qu'on va le voir assez longuement, boire une bouteille de bordeaux et devenir ivre. On comprend alors pourquoi dans son atelier, il y a des photos d'animaux, de lions à tel moment, à tel autre. Il travaille sur la viande. Autres exemples, Picasso, Bataille, Artaud...

Je n'idéalise pas les corps. Je prends au sérieux ce que les gens m'en disent. D'ailleurs on ne devrait jamais commencer une conversation avec qui que ce soit sans lui demander s'il souffre ou pas au moment où il parle. D'autre part, je prends très au sérieux leur façon de jouir, de s'empêcher de jouir, d'oublier qu'ils ont joui, d'avoir des ennuis avec ça. La souffrance ou le plaisir, c'est vraiment ce qu'on peut étudier de plus sérieux en ce monde.

Dans *Le Secret*, il y a d'une part la façon de décrire le corps-substance de marchandisation, ce qui va en même temps que l'image télévisée en deux dimensions. Ensuite, la reproduction artificielle et la substance vendable. Le don, les banques de sperme, les ovocytes en circulation, les greffes d'organes. Toute ma documentation est extrêmement précise : tant de roupies pour la cornée, pour le foie, la rate. Nous sommes dans la civilisation de la marchandisation systématique du corps. Jamais l'humanité n'avait mis le sperme sur le marché, cela change beaucoup de choses dans l'imaginaire humain, non ? Ce corps déserté de lui-même est désormais une marchandise comme une autre. Ce n'est pas l'esclavage du corps, l'exploitation d'une force de travail - le marxisme s'est produit autour de cette affaire - c'est le corps découpable.

De l'autre côté, il est question de la mort. Qu'est devenue la mort ? Ou les rapports d'un adulte à un enfant, ce ne sont pas les mêmes dimensions, les mêmes propriétés de langage.

Et puis, la sexualité est en train de devenir une tarte à la crème. Contrairement au XIX^e siècle, pour faire scandale, il faut dire aujourd'hui que le

sexe n'est nullement obligatoire. La disjonction de l'acte sexuel et de la reproduction est un des événements les plus importants des siècles.

[...]

Question : *Comment faites-vous pour encore désirer une femme après l'avoir étudiée de manière si ironique ?*

J'étudie son mode d'intoxication par la société et la manière dont elle y résiste. Si j'ai devant moi la pure réplique de la propagande sociale, je ne la désire pas... Sauf par humour... On peut aussi décider de désirer par humour. Je ne juge pas les individus, mais les systèmes qui les façonnent. « *L'âme est la forme du corps* »... Je pars du principe que tout le monde a une âme... Mais malheureusement, ce qui ressort, c'est que le système est désormais assez fort pour façonner pavloviennement les moindres réactions, les moindres désirs. On se trouve devant une surabondance de clichés... Alors, je préfère... Oui, les femmes intelligentes. Contrairement à la plupart des hommes, elles ne me font pas peur. Elles m'exciteraient plutôt.

Question : *Comment se passe une scène de séduction de Sollers ? Avez-vous une bonne connaissance de l'effet que votre corps produit sur l'autre ?*

Il faudrait appeler ce chapitre « *selon* ». En dehors du *selon*, il n'y a rien. *A priori*, plan, programme... Non. C'est toujours la même volonté sociale de classer. Il faut refuser absolument de se laisser définir sexuellement. Hétérosexuel, homosexuel... Je suis contre toute communauté sexuelle. On me suppose hétérosexuel, mais rien ne prouve à mes yeux que la pratique que j'ai corresponde à la moindre hétérosexualité connue. Sauf, pour reprendre le mot de mon vieil ami Lacan : « On est hétérosexuel quand on aime les femmes, qu'on soit un homme ou une femme. » Ce qui veut dire que presque personne ne l'est en définitive. Le jour où les femmes aimeront les femmes... ça se saura ! C'est donc *selon* et ça se traite selon moi par le langage. Les rapports physiques et le langage sont à mon avis équivalents. Ce qui ne veut pas dire qu'on est obligé de passer aux rapports physiques.

Question : *La laideur, la marque de la maladie sont-elles des troubles ?*

Ph. S. : Eh oui, bien sûr. Mais c'est selon...

La plupart des gens sont absolument indifférents au corps de l'autre. Ce qui veut tout simplement dire qu'ils sont indifférents à leur propre corps. Ils se passent de vous comme ils se passeraient à la limite d'eux-mêmes, de leur corps plein de potentialités inexplorées. Ils vivent au jour le jour, en deux dimensions.

Question : *On peut vivre sans son corps ?*

Oui, c'est même ça qui est promis à l'humanité. Par la déréalisation technique du corps. Vous prendrez de plus en plus l'habitude de voir des massacres à l'heure du dîner... Après quoi, le sport. L'incarnation, au sens où Dieu s'incarne, est un phénomène absolument révolutionnaire... La plupart des gens n'y croient pas. Pas plus qu'à la résurrection. Alors que s'il y a incarnation, il y a forcément résurrection. Dieu ne va pas rester mort toute sa vie si j'ose dire...

Question : *Les femmes, si elles ne croient pas à l'incarnation, raffolent du don de leur corps...*

Ph. S. : Oui ? À supposer que nous soyons dans la construction d'une tyrannie nouvelle au moment où tout le monde parle de démocratie, cette tyrannie aura au moins eu cet instinct, pour concrétiser le règne de la marchandise, de faire fond sur l'intense besoin de reproduction.... Où les femmes sont piégées à 120 %. De même pour le sexe obligatoire... C'est parce qu'un certain état de la marchandise implique qu'il y ait cette pression. Ce n'est pas par désir de faire jouir les humains, mais par désir de les rentabiliser à un moment ou à un autre. Ça passe par l'Argent, le Sexe, la Terreur, l'Hystérie, la Mort, l'Enfant.

[...]

Question : *Quel héritage peut-on transmettre à ces corps nouveaux, ces corps fabriqués ?*

Ph. S. : Un certain art de la guerre. Les éléments pensés de la guerre défensive. Tout individu est désormais en guerre contre l'ensemble, quel qu'il soit, dans lequel il se trouve pris. Il ne peut compter rigoureusement que sur lui-même. C'est mieux qu'il le sache. Pour autant que l'individu ait envie d'être libre ou de survivre le moins mal possible. Il n'y a donc rien à proposer. Je me contente de voir l'individu. Je vois les échantillons que j'ai. Je suis sur le réel. Je n'impose mon système de perception à personne. Mais les thèses que je tire, j'essaie de les généraliser. Parce qu'il faut bien publier ses résultats.

Question : *Vous vous promenez nu dans ce laboratoire ?*

Ph. S. : Je ne m'y promène pas nu, j'agis nu.

Question : *Sans danger ?*

Ph. S. : De quel danger parlez-vous ?

Question : *Un exemple : vous vous trouvez nu dans une pièce en face de la femme que vous aimez. Vous sentez tout à coup que son regard se pose*

sur votre corps d'une manière terrifiante. Que faites-vous ? Vous vous rhabillez, vous vous cachez sous la couette, vous allez vers elle pour lui montrer que ce qu'elle a vu était faux ?

Ph. S. : C'est le type d'expérience qui aurait pu m'arriver avant que je fonde mon labo. Aujourd'hui, le moment où je suis nu n'est pas un moment où ça pourrait arriver.

Question : *Cela ne vous est jamais arrivé avant la création du laboratoire ?*

Ph. S. : Pas vraiment. Instinctivement, on empêche ce genre de choses de se produire. J'ai plutôt tendance à étudier les échecs dans les réussites les plus grandes. On commence par agir et ensuite on parle. Tout de suite, au lit, nu, ensuite on parle. Ou on ne parle pas. On peut se quitter immédiatement. C'est ça la philosophie dans le boudoir. Il faut en réalité partir du fait que tout cela est fait pour ne pas marcher. Il faut se donner un jeu qui implique qu'on est conscient que ça va être des simulacres. Que la VÉRITÉ ne va pas éclater. On n'est pas l'inquisiteur de la pensée réelle de l'autre. Il n'y a pas de pensée réelle de l'autre. Tout est jeu. Il y a deux écoles. La grande tradition du libertinage français - c'est presque un pléonasmisme - et puis la tradition romantique qui pourrait donner lieu à des exemples pathétiques comme celui que vous évoquiez. Je veux réduire au maximum le pathétique de ces choses dites « physiques ». Éros et Éthos, l'érotisme et l'éthique. Contre Pathos et Thanatos, le pathétique et la mort. L'amour et la mort, le sexe et la mort, ça ne me dit rien. En revanche, je vois que c'est extraordinairement récurrent dans la civilisation où nous sommes qui comme par hasard culmine dans les deux dimensions... Le spectacle et la mort sont la même chose. Le spectacle se nourrit de la mort. Voir les nouveaux martyrs érotisés après leur mort : *Sida by night all the time*. Tous les goûts sont dans la nature, ça me laisse froid. La mort ne m'érotise pas.

Question : *Le corps de Sollers fait-il l'objet de tentatives d'approche en public ? Un homme, une femme qui se jetterait sur vous ?*

Ph. S. : Ah, ah. Pourquoi voulez-vous du grotesque ?

Question : *Hervé Guibert provoquait ces comportements...*

Ph. S. : Guibert faisait la passion christique... Il guérissait les écrouelles. Guibert j'aime beaucoup, mais vous voyez bien qu'on ne joue pas le même tennis... Mon corps ne déclenche pas ça. Même plutôt une certaine répulsion.

Question : *Ça vous peine ?*

Ph. S. : Non... Je détesterais être adoré physiquement. La relique vivante ne me convient pas...

En masse moyenne, il est probable que les femmes ont un maniement symbolique supérieur à celui des hommes... En théorie, dit-il, lui, l'auteur de *Théorie des exceptions*... Élisabeth Badinter a raison, il est très difficile de devenir un homme... Et encore plus Jean-Sébastien Bach. Ou Mozart. En théorie, l'homme se débrouille plutôt moins bien que les femmes. Mais, en exception, c'est peut-être pour certains la consolation d'être des insectes inutiles passant dans le biologique, n'ayant rien à y faire.

Question : *Est-ce difficile d'écrire sur elles ?*

Ph. S. : Ce n'est pas difficile d'écrire sur les femmes, c'est l'enfance de l'art.

Question : *Vos livres sont-ils difficiles à lire par les femmes ?*

Ph. S. : Ne croyez pas ça. Les hommes ont beaucoup plus de mal. Les femmes ont l'apparence d'avoir du mal. Les hommes sont beaucoup plus crédules que les femmes, notamment sur le côté sexuel des choses. Très peu d'hommes se doutent que les femmes peuvent simuler la jouissance sexuelle. Lors de la sortie de *Femmes*, les hommes ont beaucoup plus coincé que les femmes. Je l'ai vu aux lettres d'insultes. Pour 10 de femmes, 800 d'hommes. Des jaloux, des excités. Pour *Le Secret* ça ne coince pas pour les mêmes raisons. Le Pape, ça coince. Ou bien l'attaque frontale de la marchandisation de la reproduction. Cette manière de montrer que la technique n'est pas en elle-même libératrice quoi qu'on en dise, mais empoisonnée par la rentabilité et le calcul. Ou la démonstration du devenir de la mafia universelle... Ce ne sont pas forcément des idées qui plaisent.

Le combat est moins sur les mœurs que sur l'analphabétisme. On est dans un monde où tout se vaut : Dante, Virgile, Homère, les confessions d'une femme de chambre noire, d'un chauffeur de taxi hispanique. C'est tordant.

Question : *Que se passerait-il si vous deveniez muet ?*

Ph. S. : Je continuerais à me parler intérieurement.

Question : *Comment séduiriez-vous ?*

Ph. S. : Je séduirais par l'intériorité qui surgirait de mon regard... À moins que vous me supposiez aussi aveugle ou paralytique... Vous voyez bien que le corps gêne...

(Propos recueillis par Sophie Rostain et E. Picault,
La Porte, n° 4, avril 1993.)

P

REVUE FRANÇAISE DE
SYCHOSOMATIQUE

N°64 • 2023

Traces et destins des traces

puf